

la traversée

pour obéir à la voix
j'ai refusé les routes
qui s'offraient
me suis risqué
dans une forêt
où régnaient
d'âpres ténèbres

je n'avais plus de nom
plus de visage
tout m'était retiré
tout m'avait abandonné
je n'étais plus celui
qui traquait la merveille
privé de mots et de lumière
je n'avais plus le cœur
à chercher une issue

temps d'inertie de lourdeur
de sécheresse

la jungle refermée sur moi
j'ai dû m'enfoncer plus avant
dans la nuit

interminable ce temps de l'approche
nul repère nul appui nulle source
et pourtant tenir
rejeter le doute la haine de soi
progresser jour après jour
de quelques mètres

jusqu'à obtenir que la tête se vide
jusqu'à devoir envisager de renoncer
jusqu'à même consentir à ne plus être

le corps usé déchiré
les forces défaillantes
mais la lente progression
qui ne s'interrompait plus

un matin
une tonique et grisante
lumière a surgi
s'est déployée sur la vaste plaine
fertilisée par les eaux abondantes

la traversée de la nuit
avait pris fin

Charles Juliet

1934

Naissance dans un petit village de l'Ain. Deux frères et une sœur l'ont précédé. À l'âge d'un mois, il est séparé de sa mère, victime d'une dépression. À trois mois, il est placé dans la famille Ruffieux, qui deviendra sa vraie famille. D'origine suisse, cette famille a émigré en France en 1924.

1942

Apprend l'existence de sa mère en apprenant son décès. Brève rencontre avec son père, ses deux frères et sa sœur.

1942 | 1946

Existence de petit paysan.

1946 | 1954

Élève à l'école militaire préparatoire d'Aix-en-Provence.

1953

Au mariage de sa sœur, fait pratiquement la connaissance de ses deux frères qui s'appêtent à émigrer au Québec, puis en Californie où ils se fixent.

1954 | 1957

Élève à l'École du service de santé militaire de Lyon.

1957

Le besoin d'écrire qu'il refoulait devient impérieux, et il se fait réformer.

1958 | 1972

Années de tâtonnements et de solitude. Écrit *L'Humiliation*, récit sur sa vie d'enfant de troupe, des nouvelles, deux pièces de théâtre, tous textes qui ne seront pas publiés.

1960

Découvre la poésie contemporaine avec *Parler clair* de Blas de Otero, traduit par Claude Couffon. Un poème de ce recueil lui fait découvrir l'œuvre de Machado pour laquelle il se prend d'un vif intérêt.

1972

Lecture de Nikos Kazantzaki qui le passionne. Durant toutes ces années, boulimie de lecture. Notamment de textes mystiques de toutes traditions. Lectures également d'ouvrages consacrés au bouddhisme, au taoïsme et au zen. Les enseignements de Mâ Ananda Moyî et de Krishnamurti ont sur lui un fort impact. Rencontre de Bernard Noël qui lui demande de lire ce qu'il a écrit, et qui transmet aux

éditions Fata Morgana ses notes de *Journal* relatives à Bram van Velde. Transmet également son *Journal* à Paul Otchakovsky-Laurens, lequel dirige une collection chez Flammarion.

1975

À l'initiative de Georges Haldas, parution à Lausanne de *Fragments*, un choix de textes qu'il préface. Parution de *Rencontres avec Bram van Velde* aux éditions Fata Morgana.

1978

Paul Otchakovsky-Laurens publie le premier tome de son *Journal* dans la collection qu'il vient de créer chez Hachette. Il continuera de publier ses principaux ouvrages aux éditions P.O.L.

1986 | 1987

Séjour à Tübingen et à Stuttgart.

1989

Publication de *L'Année de l'éveil*.

1995

Publication de *Lambeaux*, un récit consacré à ses deux mères, et de *Cette flamme claire* avec Jean-Michel Marchetti (encre originale de l'artiste)

2001

Parution de *Ce long périple*, aux éditions Bayard, réponse à la question « Qui donc est Dieu ? »

2002

Création par Roger Planchon de *Un lourd destin, une évocation du poète Hölderlin* (POL, 2000), pièce qui sera jouée dans plusieurs villes, et également créée en Allemagne à Tübingen.

2003

Parution du tome V du *Journal, L'Autre Faim*, POL

2005

Au pays du long nuage blanc. Journal de Wellington, POL

Depuis la parution de *L'Année de l'éveil*, voyages en Allemagne, au Québec, au Maroc, en Tunisie, au Portugal, en Espagne, en Ecosse, au Mexique, au Japon, en Thaïlande, au Laos, à Singapour...

Charles Juliet en son parcours, rencontre avec Rodolphe Barry
Paris, Les Flohic éditeurs, 2001

un cheminement

La forme du journal s'impose naturellement à Charles Juliet et il va le tenir pendant des décennies. Ce journal, outil d'une lente descente en lui-même est aussi un véritable laboratoire littéraire dans lequel se dessinent déjà les grands thèmes de son œuvre. La poésie l'accompagne, des nouvelles et du théâtre suivront. Il ressent alors l'écriture comme un véritable combat, et travaille dans la solitude sans savoir encore où il va. Il passe quinze ans de travail sur soi et sur l'écriture avant de voir en 1973 publier sa première œuvre : *Fragments*. Des années plus tard, en 1989, *L'Année de l'éveil* lui permet d'aborder la forme du récit à travers son histoire personnelle. Véritable livre d'apprentissage, à travers son expérience à l'école militaire, il relate son entrée dans la vie d'adulte. C'est ce récit (et plus tard *Lambeaux*) qui fait connaître son œuvre au grand public, reconnaissance qui se manifesterá aussi en 1990 avec le film réalisé par Gérard Corbiau. (...) *L'Année de l'éveil* et *Lambeaux*, récits intimes de son adolescence, ne sont écrits par Charles Juliet qu'à plus de cinquante ans. Il y livre les véritables clefs pour comprendre son *Journal* ; il lui aura fallu ce temps pour porter à la lumière l'enfant qu'il était.

Attente en automne (POL, 1999) sera son premier livre de fiction, recueil de trois nouvelles où l'auteur peut diriger son regard vers d'autres horizons, après plus de vingt-cinq années de difficulté de vivre et d'écrire, de doutes et d'introspection. (...)

Charles Juliet a écrit sur plusieurs artistes. Il admire particulièrement ceux dont l'engagement est total, comme Van Gogh, Giacometti ou Bram van Velde. A travers la leur, c'est un peu sa propre recherche de simplicité et de sincérité qu'il reconnaît, une quête de vérité. (...) Non moins que l'œuvre, ce qui intéresse Charles Juliet c'est le chemin parcouru par l'artiste pour parvenir à l'expression juste de soi. Il se retrouve ainsi dans l'artiste qui « naît à lui-même », et arrive à une cohérence qui l'unit à son œuvre. C'est ce rapprochement qui va lui donner l'occasion de développer certaines amitiés. S'il a fréquenté plusieurs artistes, Bram van Velde par exemple, Charles Juliet déclare volontiers que c'est de Cézanne dont il se sent le plus proche, sans doute parce que le parcours intérieur de celui-ci ressemble au sien.

Ecrivains d'aujourd'hui : Charles Juliet, un cheminement

Par la bibliothèque de Valence, mars 2008

<http://ecrivains.lectura.fr>

la traversée

La totalité de ce que j'ai écrit - notes de Journal, poèmes, récits, études - a eu sa source dans ce voyage intérieur qu'il m'a fallu vivre pour aller du moi au soi, naître à celui que j'étais et dont je n'avais pas connaissance. Ce périple, j'ai cherché maintes fois à en rendre compte, à cerner ce en quoi il consiste. Quitte à me répéter, je vais tenter a nouveau de le décrire, d'en indiquer les étapes. Tout en n'ignorant pas que ce que j'en dirai ne sera qu'une piètre évocation de ce qui se déroule au cours de cette aventure. Car il s'agit bien d'une aventure. En ce sens qu'on ne sait rien du point vers lequel on se dirige, rien du temps pendant lequel il faudra cheminer, rien de celui qu'on sera devenu après avoir subi de nécessaires métamorphoses. C'est en aveugle qu'on avance dans l'inconnu et c'est un mur d'angoisse qu'il faut traverser pour se risquer à ce premier pas par lequel on entre dans la nuit.

Tout commence par un lourd sentiment d'insatisfaction. D'ennui. Parfois de dégoût. Une accablante sensation de mal-être. Un regard de soupçon est porté sur une société où prévalent nombre de valeurs fort discutables. Bientôt, ne pouvant plus participer au concert ambiant, on se

retrouve à l'écart. Besoin de silence, de solitude. Des questions longtemps étouffées se font de plus en plus insistantes : qui suis-je ? en fonction de quoi pense-je ce que je pense ? Pourquoi ai-je tel et tel comportement ? d'où me viennent ces peurs, ces désirs, ces entraves ? quelle a été mon enfance ? quels rapports ai-je avec mes proches ? que vais-je devenir ? À quel âge vais-je disparaître ? que pourrais-je apporter à ma communauté ? Comment vivre en acceptant que tout nous quitte ? comment me séparer de cet enfant que j'ai été et qui survit en moi ? que faire de cette vie qui m'est à charge ? quel est ce feu en moi qui ne me laisse aucun répit, m'entretient dans ce lancinant désir d'une vie autre, une vie sans laideur, sans souffrance, peut-être une vie coupée du temps et de la mort et qui ne serait plus que joie éternelle ?...

Questions foisonnantes, inextricables, chaotiques. Questions qui épuisent, harcèlent la tête autant qu'elles mordent à même la chair - la chair du corps, la chair de l'âme. À force d'écouter cette voix qui ne cesse de parler à l'intime de l'être, l'œil interne s'ouvre, explore, inspecte, enregistre les plus subtils mouvements du magma. Travailler à se connaître, c'est faire pénétrer la lumière du conscient dans la nuit de l'inconscient.

Ce travail d'exploration doit en passer par la douleur, la détresse, par cette « terre froide » que j'évoque dans le titre du premier tome de mon Journal. Quelqu'un qui se met en chemin, c'est quelqu'un qui est insatisfait. Insatisfait de ce qu'il est, de l'existence qu'il mène, de la société dans laquelle il vit. Un jour, cette âpre insatisfaction s'accroît et une crise éclate. (...)

Ceux qui ont été embarqués dans cette aventure en ont souvent parlé comme d'une descente aux enfers. On doit les croire sur parole. (...)

Souvent j'ai pris peur. Peur de me tromper. Peur de me perdre. Quand vous cheminez, vous vous sentez très loin des autres. Ces autres qui, soudain, ne vous apparaissent plus comme des semblables. Eux, ils sont installés dans l'existence, ils prennent la vie comme elle vient, ne se posent pas trop de questions, et vous, au lieu de vous construire, vous vous démanteliez, vous demandez avec angoisse où cela va vous conduire. Vous êtes dans une totale solitude. Car vous découvrez que sur bien des sujets - politique, société, religion, littérature, peinture, cinéma - vous pensez généralement à rebours de ce que pense autrui. Fréquemment, j'ai cru que je m'égarais, que je faisais fausse route. Je m'imposais donc d'étouffer ce que je pensais et d'adhérer à ce que pense le plus grand nombre.

C'était ajouter à mes doutes, à mon manque de confiance en moi, une double source de confusion.

De plus, je n'aurais pas su clairement rendre compte de ce que je vivais. Et même si j'en avais été capable, je ne me serais pas risqué à me lancer dans des explications. Cette aventure, on ne peut en parler. Elle demeure incompréhensible à ceux qui n'ont pas un tant soit peu l'intuition de ce qu'elle est. Je tiens qu'il n'est pas possible de comprendre par l'intellect ce qu'elle implique. Seul peut comprendre celui qui en a l'expérience. (...)

Pendant plusieurs années je n'ai rien compris à ce que je vivais, et je ne pouvais me douter qu'un jour cette épreuve aurait une issue. À aucun moment la souffrance ne desserrait son étau. Une souffrance qui me rongait, m'annihilait, m'ôtait toute dignité et que je ressentais comme un châtement. Comment dès lors n'aurais-je pas regretté d'avoir abandonné mes études ? regretté de m'être fourvoyé dans ce qui me paraissait alors une piteuse aventure ? Je vivais sans vivre, enlisé dans mon marasme, hanté par la peur d'être un raté, de sombrer dans la déchéance. (...)

Longtemps, absorbé par ma vie interne, laminé par des crises qui rétrécissaient mon champ de vision je me suis

dépris du monde sensible. La réalité extérieure, bien sûr je la voyais, je savais en tenir compte, mais je ne lui accordais pas l'importance qu'elle doit avoir. Mon besoin de m'élucider, la grande concentration dans laquelle je vivais, mon brûlant désir d'accéder à l'intemporel, tous trois m'inclinaient à me détourner de ce qui m'entourait. Ainsi pendant trop longtemps ai-je délaissé mon corps, négligé de répondre à ses attentes et ses besoins. Je sais maintenant que la sagesse consiste à concilier, à mettre en accord notre part terrestre et notre part spirituelle. À cette époque je ne le savais pas. Et l'aurais-je su que cela n'aurait rien changé. Je subissais un état qu'il ne m'était pas loisible de faire évoluer. D'autant que j'ai souvent donné dans « le fétichisme de l'absolu ». Mais comment aurait-il pu en aller autrement ? Je m'étais engagé de tout mon être dans cette traque et j'avais l'âme d'un fanatique.

D'ailleurs, le désespoir n'est rien comparé à cet effroi qui s'empare de vous quand vous devez reconnaître que vous êtes dominé par des forces impossibles à maîtriser. Vous voudriez lutter, tenir en respect ce qui vous taraude, mais vous êtes trop épuisé et vous n'avez plus le courage de continuer à mener ce combat. Totalemment démuni, ne pouvant contrôler ce qui tourne inlassablement dans votre tête, vous vacillez, sentez qu'approche l'instant où vous allez être submergé et happé par la folie.

Après être né à moi-même, je n'ai pas regretté d'avoir traversé cette épreuve. Ce qui m'a été octroyé quand elle a pris fin, était à la mesure de ce que j'ai enduré. La souffrance qui m'a accablé, il va de soi que je l'ai toujours combattue. Mais, à supposer que ce soit possible, ce serait une erreur de chercher à s'y soustraire. Force est de convenir que la souffrance est ce riche terreau où pousse la connaissance - la connaissance de soi et, par là même, la connaissance d'autrui. (...)

Naissance d'un être nouveau, d'un nouveau regard. Début d'une nouvelle vie. C'est si vrai qu'au sortir de cette seconde naissance, il arrive que des êtres brisent leurs amarres, quittent leur famille, changent de nom et de profession...

Après avoir cheminé pendant d'interminables années, le pérégrin a atteint un pays où règnent la simplicité, l'humilité, la bonté, la liberté, la sérénité, la force, la confiance en soi et en la vie, la compassion, la sagesse, la lumière - tous mots pour moi interchangeables, quasiment synonymes, chacune de ces notions supposant l'existence des autres. Le moi - égoïsme, étroitesse, orgueil, recherche du pouvoir et de la domination - s'est effacé et a été remplacé par des manières d'être et de penser qui n'ont rien de commun avec lui. (...)

Après avoir sapé le moi et rejeté cette personnalité de surface dans laquelle il se sentait à l'étroit, l'être s'éprouve désorganisé et totalement désorienté. Dans la situation où il est, il n'a pas le pouvoir d'engendrer celui qu'il doit devenir. En s'abandonnant à ce qui opère en lui, en se laissant diriger par ces intuitions qui lui indiquent cela vers quoi il progresse, il finit par rejoindre sa part la plus personnelle, la plus spécifique, la plus authentique, sorte de noyau dur inentamable, inaliénable, où sommeillaient cette sagesse et cette exigence éthique qui gîtent en nous et qu'il faut faire apparaître dans la lumière de la conscience.

Ainsi voit-on que le soi n'a pas à être créé. Il préexiste en nous. Pour l'atteindre, tout se passe comme si nous avions à simplement franchir ou écarter les obstacles qui hérissent le chemin conduisant jusqu'à lui.

Dans la mesure où elles ne se consomment pas en de stériles conflits, des énergies insoupçonnées se libèrent, foisonnent, octroient bonheur d'être et de vivre à celui qui désormais adhère pleinement à lui-même.

Il y a aujourd'hui en moi une assise, une fondation. Elle a été posée par toutes ces années d'interrogations, d'explorations, d'avancées et de reculs, de réflexion, de lectures, de découvertes, de prises de conscience... Cette fondation est solide et je sais que rien ne peut la briser ou me la retirer. (...)

Cette voix qui murmure en nous, il lui arrive de parler sur un ton implacable qui nous contraint à lui obéir. Mais souvent, ce murmure est si ténu qu'on met longtemps à le percevoir. Une vie peut même s'écouler sans qu'il soit perçu. Ou bien on l'entend, mais on refuse de comprendre ce qu'il dit. Combien cela est étrange. Que tant de choses des plus importantes adviennent ou n'adviennent pas selon que ce murmure est fort ou faible, selon qu'on lui prête attention ou qu'on reste sourd à ce qu'il balbutie. Mystère que cette voix qui parle puis se tait, et qui parfois, en un instant, peut bouleverser le cours d'une vie. Être un écrivain, c'est vivre le plus possible dans le silence et demeurer à l'écoute de ces mots chuchotés qu'il importe de capter et de coucher par écrit.

Pourquoi certains êtres ne ressentent pas l'appel de la forêt ? Pourquoi d'autres y pénètrent et s'y perdent ? Pourquoi d'autres encore la traversent et débouchent dans la lumière ? Nulle réponse possible à de telles questions. (...)

D'une certaine façon, j'ai déjà traversé la mort. Cependant, il m'est difficile de dire si j'en ai encore peur. (...)

La mort sera sans doute la fin. L'idée d'avoir à tout quitter, tout abandonner paraît à l'homme intolérable, et pour

échapper à l'angoisse qu'elle suscite, il veut croire qu'il ressuscitera, ou qu'une part de lui-même lui survivra, qu'il retrouvera dans l'au-delà les êtres chers qui l'auront précédé dans la tombe. Je ne crois pas à tout cela. Quand on parvient à se dépouiller, qu'on se résigne à ce que la mort soit la fin de tout, l'approche de cet instant doit moins angoisser que lorsqu'on refuse de se quitter, de consentir à n'être rien. S'accrocher à soi-même, à son passé, à ses possessions mentales et matérielles, c'est assurément voir la mort se dresser comme une réalité effrayante, inacceptable. Jusqu'alors, je n'ai pas cédé à cette frayeur. Vivre le soi, c'est aussi apprendre à inclure la mort dans la vie.

l'écriture ...

Deux raisons au moins m'ont fait organiser ma vie autour de l'écriture. Elles m'étaient tout à fait claires lorsque j'ai eu à changer de cap.

À vingt-trois ans, après avoir porté un uniforme pendant onze ans (École d'enfant de troupe, puis École du service de santé militaire), il m'a fallu refuser ce qui m'était imposé. Certaines circonstances avaient voulu que je sois engagé sur cette voie, et je ne l'acceptais plus. J'éprouvais un incoercible désir d'être libre, de prendre mon destin en main, de devenir responsable de ma vie.

Par ailleurs, le besoin d'écrire s'était emparé de moi - un besoin absolument impérieux, avec lequel il n'était pas possible de transiger. Un jour, j'ai donc décidé de me faire réformer. J'y suis parvenu, et pour moi, une vie nouvelle a commencé. Mais cette rupture m'avait déstabilisé, et un long temps a dû passer avant que je ne me récupère.

Dès que j'ai été libre, ma vie s'est effectivement organisée autour de l'écriture. Et parce que j'étais désesparé, que je redoutais d'aller à vau-l'eau, je me suis soumis à une sévère discipline.

Pendant longtemps, j'aurais été incapable de dire ce qui se trouvait à la source de cette nécessité intérieure. Une

brume impénétrable rendait cette source invisible. Mais la brume a fini par se dissiper et je pense maintenant que cette nécessité a ses racines dans mon enfance. Je l'ai découvert en écrivant *Lambeaux*, un récit autobiographique qui m'a conduit à élucider certaines choses me concernant. À l'âge d'un mois, j'ai subi une fracture psychique, et par la suite, j'ai porté le fardeau d'une culpabilité qui m'empêchait de vivre - culpabilité inconsciente, liée à la mort de ma mère. Je pense que cette fracture et cette culpabilité ont été à l'origine de mon besoin d'écrire. Mais tout n'est pas réductible à des causes qu'on pourrait clairement identifier. Ce qui détermine un destin comporte toujours quelque chose d'inexplicable.

Dans cette longue analyse de moi-même à laquelle je me suis livré, rien n'a été prémédité. J'ai écrit un *Journal* parce que j'en ressentais la nécessité. Je souffrais de la confusion dans laquelle je me trouvais. Il fallait que je me clarifie, me mette en ordre, et l'écriture y a grandement contribué.

Quand rien n'en passe dans les mots, ce qu'on pense concernant les questions qui nous assaillent, demeure - du moins en général - flou, sans contours, mouvant, insaisissable. Au contraire, quand on veut le formuler, on est amené à le capter, le préciser, le structurer, l'approfondir. Ce *Journal* a été en fait l'instrument qui m'a permis de m'explorer, de me découvrir, de me révéler à moi-même. Il a été à la fois une sonde, un scalpel, un outil de forage, le

brabant à l'aide duquel j'ai labouré la terre intérieure. Par la suite, il est devenu ce miroir où est apparu un visage que j'ai dû reconnaître pour mien.

Sans l'écriture, sans ces notes qui accompagnaient chacun de mes pas, il est certain que cette quête, déjà fort lente, aurait davantage traîné en longueur. Je pense même qu'elle aurait bien pu ne pas aboutir.

L'écriture pour me dispenser d'une psychanalyse ? J'ai mis longtemps à saisir ce que je poursuivais et qui était la connaissance, puis la transformation de mon être. Quand j'ai commencé à écrire je n'étais armé que de ma seule passion et je ne savais rien de la psychanalyse. J'étais d'une ignorance et d'une inculture inimaginables. Et j'avais des œillères. Seules l'écriture et la littérature m'intéressaient. Il s'est passé de longues années avant que je ne pousse de rares incursions dans ce montueux continent de la littérature psychanalytique. Encore maintenant, ma culture en ce domaine est des plus restreintes. Mais le peu que j'en connais, je pense l'avoir complété et enrichi par ce que j'ai vécu et compris au cours de mes plongées intérieures. Il n'est pas contestable que mon *Journal* a été le lieu d'une autoanalyse. Mais curieusement, ce sont des lecteurs qui me l'ont fait découvrir. Le rapport que j'avais avec ces cahiers de notes excluait que je les voie sous cet angle et que j'applique ce mot à l'aventure qu'ils relataient.

Cette aventure peut être vécue avec rigueur et demeurer infraconsciente. J'en ai fait plusieurs fois le constat en rencontrant certaines personnes. D'ailleurs, il faut remarquer que le besoin de vivre cette aventure de la quête de soi est totalement indépendant des qualités intellectuelles du sujet, de sa capacité d'expression, de sa culture.

Quant à moi, j'aurais pu ne rien publier. À deux ou trois reprises, j'ai failli cesser d'écrire. L'aventure me tirait vers le silence, me persuadait que l'écriture était une étape à dépasser. Mais il est apparu que mon besoin de mettre en mots ce que je vis, a été plus fort que ce qui cherchait à le déraciner.

... et l'art

Pour moi l'art est avant tout la recherche du vrai, un artiste doit chercher à être vrai. Il n'y a rien de plus difficile parce qu'on est toujours déporté hors de soi-même, et surtout, un tas de forces de dépersonnalisation s'exercent sur nous. Par ailleurs, nous sommes enclins à nous mentir à nous-mêmes. Nous sécrétons et entretenons une certaine image de nous-mêmes - image supérieure à ce que nous sommes, valorisante, destinée à nous faire aimer et admirer. Ou bien nous pouvons générer l'image contraire, laquelle consiste à se dénigrer dans le but de se faire prendre en pitié, de susciter de la compassion. (...)

L'art, dont on dit souvent qu'il est un divertissement, est au contraire une manière de se forcer à voir, à voir les choses essentielles qui font peur et dont on se détourne. L'art est cet affrontement... Van Gogh, Cézanne, Hölderlin, Rimbaud, d'autres bien sûr, nous entretiennent constamment de ce combat qu'ils ont livré. On a souvent dit que ce travail qui vise à détruire le moi est une descente aux enfers. C'est certain. Mais il faut pouvoir en remonter, des enfers. Pour consentir à soi-même, parvenir à la sagesse, parvenir à vivre en accord avec soi, avec les autres,

essayer d'être un foyer de forces positives... c'est comme ça que je vois les choses...

La perception est la source de notre vie psychique et cognitive. Si nos perceptions sont erronées, la pensée prolongera cette erreur.. Voilà pourquoi il est si important d'avoir de justes perceptions... (...) Si je me suis tant intéressé à Cézanne, c'est pour cette raison. Cézanne est obsédé par sa perception, il cherche toujours à avoir cette perception juste, directe, simple, à partir de laquelle tout va s'élaborer. Cézanne a travaillé en lui-même jusqu'à quarante-cinq, cinquante ans pour parvenir à cette perception directe de soi... Auparavant, bien sûr, il peint avec acharnement, mais ce n'est véritablement que vers cinquante ans qu'il devient pleinement lui-même, après la mort de son père... La mort de son père l'a véritablement libéré... (...) Mais il est vrai qu'on écrit aussi parfois à partir de ses empêchements, de ses insuffisances. Le manque est un moteur puissant, et c'est pour combler un manque qu'on écrit. Si nous étions véritablement heureux, nous n'aurions pas à écrire. L'écriture révèle toujours une souffrance, une grave insatisfaction, parfois une impuissance à vivre... (...) Chaque mot écrit doit monter de la source. Cézanne est un de ceux dont j'ose dire que je me sens le plus proche... Plus proche sans doute de Cézanne que de n'importe quel autre peintre ou écrivain. J'aime en lui cet

équilibre qu'il a toujours cherché à réaliser entre la rigueur et le lyrisme, entre le rationnel et la sensibilité. Concilier en lui deux exigences contraires... Je me sens un peu comme ça, c'est vrai. Il y a le besoin d'une pensée claire, ordonnée, logique, rigoureuse, et le besoin de penser à partir de l'émotion, de la sensibilité. L'art est avant tout sensation, sentiment, émotion. Il peut bien sûr véhiculer des idées, mais avant toute chose, il doit faire passer une émotion, la sensation de la vie. Écrire c'est concilier ces exigences. (...)

Non moins que son œuvre, ce qui m'intéresse chez un artiste, c'est le chemin qu'il a parcouru pour naître à lui-même. Une œuvre ne tombe pas du ciel. Elle a souvent été précédée par des années de travail, de recherche, parfois d'erreurs, de tâtonnements, et c'est cela qui m'intéresse au plus haut point. Essayer de reconstituer autant que faire se peut le cheminement d'un artiste. Voir d'où il est parti, comment les choses se sont présentées, ce qu'il cherchait. La nostalgie de l'immense était-elle présente en lui ? J'ai écrit des études sur Giacometti, sur Cézanne, des artistes dont les œuvres m'ont beaucoup parlé... Giacometti a commencé son parcours tout enfant. Puis il a eu à chercher, à tâtonner. Il ne s'est trouvé, n'a trouvé son style qu'après avoir franchi le cap de la quarantaine. Souvent on cite cette anecdote : il s'apprêtait à rentrer en France après la guerre.

Alors qu'il avait travaillé cinq ans en Suisse, un de ses amis lui avait demandé comment il allait faire pour ramener ses sculptures à Paris. Il avait répondu qu'il les portait toutes sur lui. Elles étaient logées dans une grande boîte d'allumettes. Elles étaient tellement réduites qu'elles n'avaient plus que quelques centimètres. Ces petites figures, il espérait qu'elles seraient aussi imposantes qu'une sculpture monumentale... Giacometti était un sculpteur, mais aussi un dessinateur et un très grand peintre. J'aime beaucoup sa peinture, les portraits de sa femme Annette. Des portraits qui semblent être ébauchés et qui en même temps ne donnent pas une impression d'inachevé. Et puis j'aime Cézanne. J'ai beaucoup regardé son œuvre. C'est une œuvre qui me comble. Qui parle à l'écrivain que je suis (...)

L'art opère une condensation. Il faut accumuler le maximum de matériaux, et après, effectuer une synthèse. Le poème est comme une concrétion. Souvent je pense aux stalactites et stalagmites. Il faut des siècles pour que la répétition d'une petite goutte d'eau forme de telles concrétions. Il faut beaucoup de temps pour que l'alambic intérieur produise l'alcool du poème...

Charles Juliet en son parcours, rencontre avec Rodolphe Barry
Paris, Les Flohic éditeurs, 2001

Cézanne, un grand vivant

Il est des peintres qui ont un immense talent, mais leurs œuvres sont de second ordre. Il leur a manqué d'avoir une forte personnalité. Tel n'était pas votre cas. « Ce qui fait le grand peintre, c'est le caractère qu'il donne à tout ce qu'il touche, la saillie, le mouvement, la passion... » Vous, vous avez eu ce privilège de recevoir en partage ce qui contribue à faire d'un artiste un artiste majeur : le vital et inlassable besoin de créer, la vigueur des émotions et des sentiments, la volonté de tout tirer de soi, l'inextinguible soif du vrai, l'intelligence aiguë des problèmes de la peinture, la ténacité, la force de conviction, le feu intérieur entretenu par des blessures, des conflits, des contradictions, une haute conception de l'art, la recherche permanente de l'immuable, de l'intemporel...

Votre passion du vrai. Ce que vous avez été, ce que vous avez pensé, réalisé, dit, écrit, tout a été déterminé par cette passion-là. C'est elle, à mon sens, qui a fait de vous un peintre révolutionnaire. « Pénétrer ce qu'on a devant soi », disiez-vous. Il vous fallait traverser les apparences, vous immiscer dans les choses, vous fondre en elles, vous identifier à elles. Vous éprouviez le besoin de les faire

exister dans toute leur réalité. La forme des choses et la matière des choses. Les incarner avec une passion égale à celle qui vous avait permis de vous les approprier pour un temps. Les incarner en accroissant leur densité, en leur conférant cohérence, stabilité, permanence. Mais dans un mouvement contradictoire quoique compréhensible, il vous fallait épurer, dépersonnaliser, styliser. En recherchant l'impersonnel et en empâtant vos toiles, vous vouliez obtenir que se consignent sur la toile tout à la fois le sujet et l'objet, le noyau et la pulpe, l'essence et l'épaisse, la riche substance du monde.

Charles Juliet, *Cézanne, un grand vivant*, Paris, POL, 2006

Shitao et Cézanne, une même expérience spirituelle

« La peinture émane du cœur », affirme Shitao, le cœur étant conçu comme le foyer de toutes les puissances de l'être, de son activité spirituelle et de son activité intellectuelle. La peinture n'est donc pas le seul produit du talent, d'une habileté, d'un savoir-faire. Elle est le fruit d'une richesse de l'être. Et à la constitution de cette richesse, toutes les ressources participent. Nous savons bien que la psyché ne comporte aucune cloison, qu'aucun clivage ne sépare notre sensibilité de notre imagination, notre volonté de notre mémoire, notre affectivité de notre capacité de réflexion. Descartes avait déjà remarqué que vouloir, imaginer, sentir, c'est aussi, c'est inévitablement penser. De la sorte, quand le peintre est au travail, c'est tout son être qui se trouve mis en branle et mobilisé.

On comprend dès lors que Cézanne ait pu dire : « Il faut réfléchir. L'œil ne suffit pas. Il faut la réflexion, l'œil et le cerveau tous deux doivent s'entraider. » Et encore : « Ce que j'essaie de vous traduire est plus mystérieux,

s'enchevêtre aux racines mêmes de l'être. » Si l'œuvre de Cézanne est si importante, si elle nous parle à ce point, c'est parce qu'il est descendu dans ses racines et qu'il a peint à partir de ses racines.

Shitao parlait de « la Suprême Simplicité » et Cézanne lui aussi déclarait : « Je veux être simple. Ceux qui savent sont simples. » J'ajoute : ceux qui ont parcouru le long chemin de la connaissance de soi sont évidemment simples. Ils sont aussi humbles et sereins. Ils se sont décomplexés, dépouillés de leur égocentrisme, ils ont dépassé les conflits qui les entravaient, et ainsi, ils ont accédé à cette simplicité d'être qui va de pair avec l'acquiescement à soi-même.

Shitao a été longtemps moine. Eduqué et formé dans l'esprit du bouddhisme t'chan, il a aussi reçu l'empreinte du taoïsme et du confucianisme. Comme tant de calligraphes et de peintres au cours des siècles en Chine, il n'a pu aborder la pratique du pinceau qu'à travers une expérience spirituelle. « Le don est grand pour qui a grande sagesse, a-t-il écrit. Le don est médiocre pour qui a médiocre sagesse. » Et encore ceci : « Il faut d'abord que la pensée étreigne l'Un pour que le cœur puisse créer et se trouver dans l'allégresse. Alors dans ces conditions, la peinture pourra pénétrer l'essence des choses jusqu'à l'impondérable. »

Autre condition pour pénétrer l'essence des choses, aurait pu ajouter Cézanne: « Il faut être vrai. On ne peut toucher à la profondeur sans toucher à la vérité. »

Être vrai - vrai dans toutes les phases de son travail, donc être vrai en lui-même, vrai avec lui-même - a été l'obsession de Cézanne. Et c'est cette authenticité qui confère à son œuvre cette si forte présence, cette tranquille autorité. Sans que nous nous en rendions compte, quand nous regardons une toile de Cézanne, nous subissons l'effet de cette authenticité, la force de conviction d'une œuvre dans laquelle le peintre s'est investi avec la totalité de son être.

« L'homme de bien œuvre en lui-même sans relâche », nous rappelle Shitao citant Le Livre des Mutations, l'ouvrage le plus ancien de la littérature chinoise. De même le peintre doit sans trêve œuvrer en lui-même. Œuvrer à s'intensifier, s'affiner, aller toujours plus avant dans sa quête de lui-même, de l'Un, de cela à quoi l'être humain aspire et qu'il ne saurait nommer.

Charles Juliet

Shitao et Cézanne, une même expérience spirituelle

Paris, L'Echoppe, 2003

rencontres avec Bram Van Velde

2 avril 1967

- *Dans ce monde qui m'écrase, je ne peux que vivre ma faiblesse. Cette faiblesse est ma seule force.*

- *Non, je n'ai rien fait. J'ai donc intensément travaillé.*

14 septembre 1967

- *Peindre, c'est m'approcher du rien, du vide.*

- *L'artiste est le porteur de la vie.*

- *Bien sûr, la peinture est dérisoire. Mais c'est le seul moyen que j'aie pour m'approcher de la vie.*

- *Un peintre, c'est celui qui voit. Je peins le moment où l'on va, où l'on va voir. Et pour le spectateur, c'est la même chose. Lui aussi, en abordant la toile, va vers une rencontre. La rencontre de la vision.*

13 avril 1968

- *Il faut chercher à voir, là où voir n'est plus possible, où il n'y a plus de visibilité.*

27 décembre 1969

- *Chaque toile représente un moment où on a pu, où on a eu la force.*

- La toile est une action, une aventure, une invention. Pour moi, cette chose (la peinture) était vitale.

26 mars 1970

- La toile n'a rien à voir avec la raison raisonnante.

- L'invisible figuré sur la toile est plus vrai que ce qu'on considère comme étant le vrai.

- Tout ce que j'ai peint est la mise à jour de quelque chose de vrai. Et par là d'inépuisable.

16 juillet 1970

- Normalement, rien n'est possible. Mais l'artiste crée des possibilités là où il n'y en a presque pas.

Je [Charles Juliet] lui apprends que mon Journal va être publié et que j'ai accepté la proposition de l'éditeur de le faire paraître sans nom d'auteur.

- Moi aussi j'ai rencontré ce problème. C'est pourquoi je ne signe plus mes toiles. On ne peut pas mettre un nom sur ce qui dépasse l'individu.

- Pour arriver à un certain quelque chose, il faut n'être rien.

- La vie n'est que coups de couteau. On est la blessure.

Je lui demande pourquoi le désespoir.

- Parce que c'est une aventure démesurée. Il faut y donner toutes ses forces, et ce n'est jamais suffisant.

3 avril 1972

- On se trouve sur un terrain où le savoir n'existe plus. Où il faut avancer sans rien savoir, sans même savoir où l'on va.

- Il faut faire ce qu'on est seul à pouvoir faire.

11 août 1972

- Les mots ne sont rien. Ils ne sont que du bruit. Il faut beaucoup s'en méfier. Quand je vais vers la toile, je rencontre le silence.

- Ce monde mécanique nous asphyxie. La peinture, c'est la vie.

- Le plus grand moment, c'est lorsqu'on comprend que la toile qu'on vient d'achever n'est rien. Qu'on parvient à s'en détacher.

- Je ne peux pas employer les mots. Parfois, ils ont évidemment une certaine utilité. Mais l'essentiel, ils n'ont pas pouvoir de le dire.

- Il n'y a que le présent. La toile est un instant qui échappe à la perte. La vie est un combat. La peinture aussi.

- Mais la vision ne dure qu'un instant, et ensuite, il y a la retombée. (Et je ne peux pas ne pas penser à Rilke : « La splendeur ne dure qu'un instant, et nous n'avons rien vu de plus long que la misère. »)

24 avril 1973

Picasso est mort il y a quelques semaines. J'avance son nom et nous parlons de lui longuement. J'observe en premier lieu que durant toute sa vie, Bram a peint moins de toiles que Picasso dans sa dernière année, alors même que celui-ci avait plus de quatre-vingt-dix ans.

- Il faut reconnaître que son pouvoir créateur et sa capacité d'invention furent exceptionnels. Mais il ne connut pas le doute, le tâtonnement, fut insensible au drame. Il vécut fouetté par le besoin du toujours plus : plus de tableaux, plus d'argent, et on pourrait presque dire, plus de femmes... (et je pense soudain à ce que Beckett a écrit dans son étude sur Proust « L'art tend, non pas vers une expansion, mais vers une contraction. Et l'art est l'apothéose de la solitude »). Le plus difficile, c'est de ne rien faire. Regardez autour de vous comme les gens courent, s'agitent, se démènent. Il semble vraiment que ne rien faire soit quelque chose de terriblement difficile. On nous dit qu'il était encore au travail la veille de sa mort. N'est-ce pas aberrant ? Car si quelque chose s'est passé, qu'y avait-il à ajouter ? Et combien on admire le succès, l'argent, la réussite... Ce succès lui fut un constant appui. Mais quand on cherche la vie, il faut n'avoir aucun appui. Demeurer dans la solitude. Dans le doute, l'interrogation.

Après un long moment :

- Chez moi, il n'y eut jamais d'appui, jamais de certitude.

Souvent, j'ai été à la limite de l'écrasement.

- Il faut se laisser mener.

- Je suis resté lié à la vie. Je n'ai jamais fabriqué. Jamais menti.

- Rares sont les artistes qui acceptent de ne faire que ce que la vie leur permet.

31 juillet 1973

« Parmi les masses inébranlables d'un être écarté, enfermé et rentré pour toujours en lui-même, sans traces, sans air, cyclopéen, aux brefs éclairs, aux couleurs du spectre du noir. Un dévoilement sans fin, voile derrière voile, plan sur plan de transparences imparfaites, un dévoilement vers l'indévoilable, le rien, la chose à nouveau. Et l'ensevelissement dans l'unique, dans un lieu d'impénétrable proximité, cellule peinte sur la pierre de la cellule, art d'incarcération. » Ces lignes tirées de « La peinture des Van Velde », Beckett les a écrites en 1948. Bien que la peinture de Bram n'ait pas radicalement changé depuis cette époque, il ne me paraît pas que pour en rendre compte, on pourrait à ce jour reprendre ce terme d'*incarcération*.

- *Il faut effacer ce monde avec ce qu'on fait.*

- *Parfois, on n'a plus la force de faire le vrai. Et on sent très bien qu'on pourrait devenir une loque.*

1er mai 1975

- *Je peins pour tuer le mot.*

Charles Juliet, *Rencontres avec Bram Van Velde*
Paris, POL, 2007 (extraits)

Jean-Michel Marchetti

Peintre et photographe, Jean-Michel Marchetti est né en 1952 à Cormeilles-en-Parisis. Il enseigne à Vierzon, et vit à Châtillon-sur-Cher. Allié artistique de textes d'auteurs comme Philippe Claudel, Alain Lambert ou Bernard Noël, il a publié de nombreux livres d'art et a exposé notamment à Paris, Montréal, Tokyo et La Havane. À la faveur d'une exposition à la Galerie TH en 1992 à Lyon, il rencontre Charles Juliet. Accueilli parmi ses peintres la même année, l'écrivain lui offre un texte poétique, *Cette flamme claire*. Ce dernier sera publié chez Encrages & Co, maison d'édition que dirige le poète et typographe Roland Chopard. Ce sera le début d'une fructueuse collaboration pour de nombreux livres avec, entre autres, les fameuses *Réminiscences* qui sont des performances où poésie, musique, peinture, typographie entrent en résonance dans une expérience partagée par tous les intervenants.

Ce qui passionne Jean-Michel Marchetti dans la création, ce sont les « surprises » qu'elle lui réserve...

Pour créer de nouvelles formes, de nouvelles « surprises », l'artiste s'est imposé un format : le carré, « parce qu'il

n'induit pour le spectateur ni la notion de paysage, ni celle du portrait ». Ce format, équilibré par nature, est comme une « porte ouverte » à l'imagination. Car les oeuvres de Jean-Michel Marchetti font appel à l'imaginaire, voire à l'inconscient du spectateur qui voit dans son travail des portes, des passages ou des accès au fond desquels il découvre une lueur, une échappée. L'écrivain Bernard Noël y voit « le vide après tout ».

Les compositions sur toile de Jean-Michel Marchetti sont réalisées à partir d'acrylique et de terres -qui lui servent de colorants- qu'il mêle à de la cire d'abeille (qu'il utilise à la place de l'huile ou de l'eau). La cire est à la fois un diluant et un matériau. Elle peut être plus ou moins liquide au moment de son application sur la toile et, selon sa consistance, il aime à la gratter, la griffer, l'inciser et fait réapparaître parfois les couches inférieures. Elle lui permet aussi de jouer avec la transparence et l'opacité.

L'artiste apprécie beaucoup de travailler avec des écrivains et des poètes. Il ne s'apparente pas à un illustrateur. Ses créations avec les écrivains sont le résultat d'un dialogue : un dialogue à trois entre l'auteur, l'éditeur et lui-même. « C'est à chaque fois un pari, déclare t-il, je dois trouver des images en harmonie avec le texte, et qui soient également susceptibles de plaire à l'auteur... »

Photographe, c'est l'instantanéité de la photographie qui l'intéresse. Réalisés à l'argentique, en couleur ou en noir et blanc, ses clichés révèlent ses interrogations sur la perception, l'image et la réalité qu'elle renvoie. Selon Charles Juliet, « en nous proposant ces photographies, Jean-Michel Marchetti nous donne à comprendre que l'oeil intérieur à l'aide duquel nous cherchons à nous voir, est un oeil voilé, encombré, de sorte que l'image qui se forme en lui est altérée, ou carrément déformée. Pourquoi donc ? Cet oeil faisait partie intégrante de notre réalité interne, et par là même, il porte en lui des contenus qui faussent sa vision. »

Jean-Michel Marchetti apprécie également de participer à des performances avec des musiciens, des danseurs et des poètes, rencontres artistiques donnant lieu à des oeuvres éphémères, à des tableaux et parfois à des livres... Souvent initiée par l'éditeur Roland Chopard qui choisit l'auteur, la performance est passionnante pour l'artiste, car elle l'oblige à créer devant un public d'une part et avec les autres intervenants d'autre part. Il s'agit de produire, de manière « juste et rapide », une oeuvre originale en harmonie avec les créations de ses partenaires.

Toiles, papiers, livres d'artistes

Blois, Maison du Loir-et-Cher, août 2007

**bibliographie des ouvrages de | sur Charles Juliet
disponibles à la médiathèque**

1978

Pages de journal : août 1974-avril 1975, Le Dé bleu
Journal 1 : 1957-1964, Hachette (POL)

1987

Accords, L'Échoppe

1990

Entretien avec Pierre Soulages, L'Échoppe

1991

L'Année de l'éveil, l'École des loisirs (Majeur poche)
Dans la lumière des saisons : lettres à une amie lointaine, POL

1992

Ce pays du silence,
précédé de *Trop ardente* ; et *L'Inexorable*, POL
L'Inattendu, POL
Jean Reverzy, L'Échoppe,
Contient : *Notes et Visites à Jean Reverzy*

1993

Failles, Jacques Brémond (Collection des carnets)
L'Exploration par l'écriture : entretiens avec Charles Juliet /
Yves Prigent, Calligrammes. Un entretien autour du
phénomène de l'écriture entre le poète Charles Juliet et le
psychiatre Yves Prigent.

1994

Carnets de Saorge, POL
Journal 4, 1982-1988 : Accueils, POL
Cette flamme claire, ill. de Jean-Michel Marchetti,
Galerie TH / Æncrages & Co

1995

Trouver la source, Paroles d'aube
Mes chemins : conversations sur France-Culture avec F. Piolot,
Arléa. Dans ces entretiens, sont abordés : les thèmes
de l'enfance, les premiers émois littéraires ; l'idée selon
laquelle, à la source même de l'imagination, il y a la volonté
de faire oeuvre et d'écrire ; tout ce qu'un écrivain peut
confier « à voix nue », dès lors que l'on force ses
retranchements ou sa modestie...
Lambeaux, POL. Evoque la figure tragique de la mère,
morte de faim en 1942, après huit ans d'internement dans
un hôpital psychiatrique, et analyse ce besoin d'écrire qui
visait à combler le manque premier.

Giacometti, POL. Charles Juliet essaie de retrouver la démarche créatrice de Giacometti, l'exemple type de l'artiste aux prises avec les difficultés de la création.
L'amour la solitude / André Comte-Sponville ; entretiens avec Patrick Vighetti, Judith Brouste, Charles Juliet, Paroles d'aube

1997

Echanges : entretiens, textes, études avec..., Paroles d'aube
Intimes convictions : entretiens avec André Comte-Sponville, Sylvie Bonnet, Véronique Chica, Charles Juliet, François Bon, Gilles Derome / Hubert Reeves, Paroles d'aube

A voix basse, POL

Un grand vivant : Paul Cézanne, Flohic (Musées secrets)

Lettres de rencontres / Daniel Collin, Isoète,

Contient (entre autres) un portrait de Charles Juliet.

1998

Geneviève Asse : l'oeuvre imprimé 1942-1997 /

Rainer Michael Mason ; avec la collab. de Geneviève Asse, René de Ceccatty, François Chapon, Laure Eynard et Charles Juliet, Musée d'art et d'histoire

Fouilles suivi de *L'oeil se scrute, Approches*,

et *Une lointaine lueur*, POL

1999

Rencontres avec Samuel Beckett, POL

Contient le récit des souvenirs de Charles Juliet concernant ses rencontres avec Samuel Beckett en 1968, 1973 et 1977.

Lire un bon livre, ill. par Jean-Michel Marchetti, Æncrages & Co (Voix de chants). La quête du livre intéressant par un poète passionné de lecture.

La merveille et l'obscur ; suivi de *La parole vive* : 1990-1994 : entretiens avec Charles Juliet, Nelly Bouveret, Judith Brouste, Guy Coq, Marc-Olivier Padis / Christian Bobin, la Passe du vent.

Attente en automne suivi de *Marie* et de *Turbulences*, POL
Trois récits avec trois personnages en quête de vérité.

2000

Rencontres avec Charles Juliet / Rodolphe Barry, la Passe du vent. Ses rencontres avec Charles Juliet lui ayant confirmé que l'homme et la parole ne font qu'un, l'auteur a entrepris d'écrire pour retrouver l'intensité de ces instants. Il présente l'homme observé dans l'instant, puis mêle à cette immédiateté des éléments de son histoire qui permettent de mieux mesurer son cheminement et la portée de sa parole.

La Habana : sur une photographie
de Jean-Michel Marchetti, Æncrages & Co

2001

Charles Juliet en son parcours : rencontre avec Rodolphe Barry,
Flohic (Les singuliers / Littérature). L'écrivain évoque sa
vie vouée à l'écriture, le cheminement qui, à travers
épreuves et rencontres capitales, l'a amené de ses années
sombres à la sérénité et à ce qu'il nomme la quête de soi.
Ce long périple, Bayard (Qui donc est Dieu ?).

Un travail autobiographique, une quête de soi et de la
vérité, un moyen de s'approcher de soi et de se connaître,
par un écrivain qui a travaillé quinze ans dans la solitude.
Il se livre à un entretien dans le but que sa voix la plus
personnelle possible rejoigne celle de tous.

2002

Invite le vent, ill. de Jean- Michel Marchetti,
Galerie Remarque

2003

Charles Juliet : la conquête dans l'obscur / Jean-Pierre Siméon,
Jean-Michel Place (Poésie)
Shitao et Cézanne : une même expérience spirituelle,
L'Échoppe (Envois). Texte lu lors d'un colloque
qui s'est tenu à Aix-en-Provence, les 10 et 11 juillet 2002,
pour marquer le centième anniversaire de la construction
de l'atelier de Cézanne, chemin des Lauves.

Journal 5, 1989-1992 : L'autre faim, POL

Le journal, débutant en 1989, montre une évolution très positive de l'auteur, dont le travail acharné et solitaire de ces dernières années est enfin récompensé. Pourtant, il est toujours animé d'un désir de perfectionnement.

Pouvoirs du poème / lu par l'auteur, Thélème, 1 CD
(Poésie contemporaine)

2004

Charles Juliet, d'où venu ? : Biographie suivie de témoignages et correspondances / Anne Lauricella ; préf. par J.-P. Siméon, Le Castor astral. Cette biographie est le fruit de quatre années d'entretiens avec Charles Juliet. Elle s'appuie sur des documents personnels, des lettres de personnalités ayant eu une importance décisive dans la vie de l'écrivain. Il s'agit surtout de mettre en relation des événements majeurs du cheminement spirituel et littéraire de Charles Juliet.

Marie Morel, peintre / Entretien avec Charles Juliet, Ymna

2005

Ecrire, pourquoi ? / Philippe Beck, Thierry Beinstingel, Pierre Bergounioux [et al.], Argol. Quarante et un écrivains et poètes majeurs (dont Charles Juliet), ou en devenir, expliquent à leur façon, en fonction de leur propre expérience, les raisons qui les incitent à écrire.

Au pays du long nuage blanc : journal : Wellington, août 2003 - janvier 2004, POL. Dans ce journal intime écrit au cours d'une résidence de cinq mois effectuée à Wellington en 2003, Charles Juliet fait le récit de ce qu'il a vécu en Nouvelle-Zélande : rencontres, voyages à Auckland et dans l'île du sud à Dunedin et Christchurch... Il y livre également des notes de lecture et des réflexions sur la création poétique, des souvenirs d'enfance et des poèmes.
Les autoportraits de Jean-Michel Marchetti, Ancreages & Co

2006

Natures silencieuses / Olivier Mériel,
préf. de Charles Juliet, Milan : 5 continents.

L'opulence de la nuit, POL

D'une rive à l'autre : Entretiens avec Cypris Kophidès,

Diabase (Liens et résonance des espaces intérieurs)

Cézanne, un grand vivant, POL. La confrontation de l'écrivain Charles Juliet avec l'oeuvre de Cézanne est un dialogue entre deux solitaires qui jamais ne se mentent.

Truphémus, Jean-Pierre Huguet

L'Année de l'éveil, Gallimard (Folio;4434)

2007

Lambeaux, Gallimard (Folio;2948)

Souffle de lumière : Bang Hai-Ja, oeuvres 1997-2006 /

Pierre Cabanne, Charles Juliet, André Sauge ;

trad. du coréen par Moon Young-Hoon avec la collab.

de Hûn Bang ; trad. de l'anglais par David Macey

et Michael Fineberg, Cercle d'art

Entretien avec Fabienne Verdier, Albin Michel

Fabienne Verdier entre ciel et terre, ill. de Dolorès Marat

et Naoya Hatakeyama, Albin Michel

Dana : sculptures : entretien avec Charles Juliet /

trad. en anglais par David Macey, Cercle d'art, 2007

2008

Ces mots qui nourrissent et qui apaisent :

Phrases et textes relevés au cours de mes lectures, POL

CD

Pouvoirs du poème / lu par Charles Juliet

Thélème, S.D. (Poésie contemporaine)

L'Incessant - Poèmes et autres textes / lu par Charles Juliet

et Nicole Garcia. - La Bibliothèque des voix, 2005

DVD

Libre le chemin : rencontre avec Charles Juliet / Rodolphe Barry

Abacaris films, 2002, 53 mn.

Jean-Michel Marchetti | bibliographie

1994

Improvisation sur un dessin de Roland Chopard,
Æncrages & Co
Cette flamme claire de Charles Juliet,
Galerie TH / Æncrages & Co*

1995

Notations sur une peinture de Roland Chopard,
Æncrages & Co
Vues de couple de Titi Parant et *Dessins d'yeux*
de Jean-Luc Parant, Voix/Richard Meier
A côté de pourquoi de Bernard Noël, Æncrages & Co
Triptyque de Roland Chopard, Æncrages & Co

1996

Notations 2 de Roland Chopard, Æncrages & Co
D'un Champ de Roland Chopard, Æncrages & Co

1997

MW de Robert Wyatt, Æncrages & Co
Sur le Champ de Roland Chopard, Æncrages & Co
La Fonction de Mérout de Fabrice Bothereau, Détroits

Encrages de Roland Chopard, Æncrages & Co
Fortunes de mer d'Alain Lambert, Æncrages & Co

1998

Cuba livre, Æncrages & Co
Liturgie du corps de Claudine Bertrand, Æncrages & Co
M2W de Robert Wyatt, Æncrages & Co
Continuum nébuleux de Jean-Louis Houchard, Electre

1999

Revue *La Polygraphe* n°6 (couverture et 10 photographies)
Pierres dures, tendres îles d'Alain Lambert, Æncrages & co
Rêver le lac de... de Roland Chopard, Æncrages & Co
M le Mot de Roland Chopard, Æncrages & Co
Le Café de l'Excelsior de Philippe Claudel, La Dragonne*
Lire un bon livre de Charles Juliet, Æncrages & Co*
(Voix de chants)

2000

MW3 de Robert Wyatt, Æncrages & Co
Barrio Flores de Philippe Claudel, La Dragonne
1750-2000, les 250 ans de la bibliothèque municipale de Nancy
La musique adoucit les sons de Jacques Rebotier,
Æncrages & Co
Ne vous retournez pas d'Alain Lambert, Alain Benoit

La Habana / textes de Claudine Bertrand, Roland Chopard,
Philippe Claudel, Charles Juliet, Alain Lambert,
Gilbert Lascault, Irène Palmas et Robert Wyatt : sur une
photographie de Jean-Michel Marchetti, Æncrages & Co*

2001

Caranegra d'Irène Palmas, Æncrages & Co
En Vénétie de Roland Chopard, Æncrages & Co
Sloane/MS.2052, de Philippe-Alain Michaud,
Le Rouleau libre

2002

Nue, textes de différents auteurs, oeuvre écrite à partir
d'une photographie de J-M Marchetti, La Dragonne*
Le ciel, son soleil et la terre de Jean-Luc Parant,
Æncrages & Co
Ne pensant à rien de Françoise Hàn, Jacques Brémond*
Invite le vent de Charles Juliet, Galerie Remarque*

2003

M4W de Robert Wyatt, Æncrages & Co
Sitting on world of the Taupe (performance),
Æncrages & Co
Une feuille rouge de Françoise Hàn, Jacques Brémond*
Le vide après tout de Bernard Noël, La Dragonne

2004

Action de l'ombre de Bernard Noël, Remarque
Le rituel du Champ de Roland Chopard, L'Attentive
Des effets de noir de Bernard Noël, L'Attentive

2005

Louve peut-être de Jean-Claude Tardif, La Dragonne*
La rumeur des Iles blanches de Luis Mizon, La Dragonne
L'Escargot de Luis Mizon, Æncrages & Co
Je lave l'encre de Roland Chopard, Æncrages & Co
Les autoportraits de Jean-Michel Marchetti, Æncrages & Co*

2006

Le Drap phallique de Joseph Guglielmi, Æncrages & Co

2007

Dans la rue de Charles Juliet, Æncrages & Co
(B)MW5 de Robert Wyatt, Æncrages & Co

*ouvrages disponibles à la médiathèque

A paraître

Nude de Bernard Noël

Ce que je n'ai pas fait, l'Atelier du Grand Tétrás

Fifteen stones from Belle-Ile in the shape of my head (livre objet)

Noir nominal de Patrick Wateau, L'Attentive

Writing bareheart de Joseph Julien Guglielmi

Y de Karelle Ménine

un vide créateur

Un dessin... ce mot évoque un commencement, peut-être l'origine elle-même, en tout cas le début d'une métamorphose ou d'une apparition. Le dessin est l'acte de réflexion et de transformation qui fait passer un objet ou une figure d'un état naturel à l'état symbolique. Ce glissement a lieu sans affecter l'apparence, et cependant ce qui est dessiné a changé de nature. L'étrange à présent est qu'on puisse le reconnaître pour ce qu'il était sans voir ce qu'il est devenu. Qu'on puisse voir la chose sans remarquer le signe. Cette ambiguïté faisait le charme, éventuellement la force des oeuvres figuratives. On peut après tout ne pas remarquer qu'une chaise dessinée sort de la tête et non pas de la salle à manger. Les choses mentales, quand elles étaient figuratives, jouaient de leur ressemblance pour qu'on oublie qu'elles étaient des pensées.

On peut aussi, puisque le mental est sans limites, faire la part de la mémoire dans la représentation. La légende de la naissance du dessin est assez belle, du moins telle que la rapporte Pline. Il raconte que deux amants vont se quitter, lui partant pour un long voyage, et elle restant là. Soudain, elle a l'idée de saisir un bout de charbon de bois et, ayant

placé son homme entre la lumière et le mur, de tracer sur ce dernier le contour de l'ombre du partant. Ainsi, dit-elle, même loin tu seras là !

Le commencement de l'absence est inséparable dans ce premier dessin du commencement de la présence, et l'extraordinaire est que cette contradiction se résout dans la contemplation du dessin. Cette situation est assez bouleversante : je l'éprouvais sans la comprendre en regardant les dessins de Jean-Michel Marchetti, et c'est en repensant à l'histoire de Pline que cette relation s'est éclaircie.

Les dessins de Jean-Michel Marchetti ne sont pas figuratifs bien qu'ils figurent un état. Disons plutôt qu'ils le figurent sans image mais en matérialisant son effet à travers les accidents d'une surface toute habitée dans son épaisseur et son étendue par un événement qui a lieu, qui ne cessera jamais d'avoir lieu à l'intérieur du dessin que vous regardez. Pareil dessin ne relève pas du « contour » mais plutôt de l'empreinte en ce sens qu'il est constitué d'une couche de matière travaillée par ce qui occupe physiquement et mentalement le peintre au moment où il « dessine ». Chacune de ces oeuvres est caractérisée par un engagement direct dans son territoire, qui est gratté, labouré, scarifié, le dessin étant traité comme un aplat de

plâtre recevant graffitis et coups d'ongles. Nous ne sommes pas dans la mise à distance que suppose la représentation, mais tout au contraire, dans le toucher, la caresse ou le geste violent, bref dans la main à la pâte !

Les formats pourront paraître bien petits pour un tel rapport physique, mais leur petite taille fait qu'on les regarde de près, position qui rend d'autant plus sensible le traitement infligé à la matière. L'absence d'image vous met devant une sorte de physiologie dont la crudité appelle chez vous un équivalent organique - une émotion dont on ne sait si elle se mire sur l'oeuvre ou si elle y répond à son appelant.

Le dessin -ce nouveau dessin- se détache de la symbolisation pour aller vers la présence. L'artiste habite désormais ses icônes mais il ne les occupe pas puisqu'au lieu de renvoyer à sa personne, elles vous invitent à y découvrir charnellement et mentalement la vôtre. L'absence de figure ménage un vide créateur.

Bernard Noël, *Le vide après tout*

Ecrit à l'occasion de l'exposition de Jean-Michel Marchetti au musée Arthur Rimbaud de Charleville-Mézières, 2003